

Notes de lecture

F. Ouellette, C. Asselin et F. Aumaire

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F., Asselin, C. & Aumaire, F. (1960). Notes de lecture. *Liberté*, 2(2), 125-128.

Notes de lecture

Le Roi Pot, roman d'Alain, Paris, Editions Gallimard, 1959.

Attentif à couper d'avance tous les nerfs de l'illusoire, Alain tient que ce que l'on suppose d'après un raisonnement n'est jamais vrai. Cela s'appelle ce petit mot, dont Montaigne avait fait la règle de toute pensée: "*il n'en est rien*". Ce qui n'est pas trop hardi; il n'est guère probable qu'une conception idéale vienne tomber sur une combinaison réelle et s'y accorder. Il faut penser selon les choses, au ras des choses. Exiger le fait. Mais, attention! Cela ne suffit pas. Il faut encore interroger le fait, le secouer jusqu'à ce qu'il rende gorge, le tourmenter même, sans pour autant le mettre à la question et lui faire dire plus qu'il ne contient. Il faut se vouloir dans le doute, et s'y remettre constamment. Dès lors peu importe ce que mord l'esprit, pourvu qu'il morde; la source principale de nos malheurs venant de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire. Alain, en cela, suit Descartes qui conseillait de ne pas se laisser saisir par une pensée sans aussitôt développer la pensée inverse. Il y a là une recette admirable pour donner à la croyance (entendue dans son sens le plus large) le moins de prise possible sur soi. Admirable parce que simple, et qu'il est bien de se conformer aveuglément; ce qui calme toutes les inquiétudes. Voilà l'essentiel et le difficile de tout essai de la liberté.

Ce ton est celui du "*Roi Pot*". Celui aussi de l'année 1916, au cours de laquelle Alain écrivit en outre la première version de "*Mars ou la guerre jugée*", les quatre-vingt-un chapitres sur "*L'Esprit et les Passions*", ainsi que les "*Vingt-et-une scènes de comédie*". Les formes extrêmes, quoique le socialisme cheminât aux côtés d'Alain avec Elie et Florence Halévy, n'y sont pas dénoncées. Les formes extrêmes n'étaient guère appliquées à cette époque et, du reste, ce n'est pas ce qui préoccupait Alain, en qui — rappelons-le — il faut voir d'abord le socratique. Celui qui enseigne à penser, et non ce qu'il faut penser. Le "*Roi Pot*" est simplement le livre d'un homme qui, au hasard des tranchées, sans souci de leur inconfort, continue à réfléchir en prenant pour argument — selon son habitude — ce qu'il a sous le nez: la guerre, le gouvernement, le Pouvoir.

Il est des passages qu'il faut méditer avec le plus grand soin. Celui-ci, par exemple: "*Vous n'attendez pas que l'on se prépare à ce genre d'épreuves (la guerre) par l'attente seule; c'est un poids qu'aucun homme ne supporterait. Non. L'on se décide à l'inévitable, on le veut, on le devance, on l'embellit de toute sa pensée. Quel mouvement plus naturel?*" Ou cet autre: "*La jeunesse est impatiente, dit le ministre de l'Instruction. Elle rit de la faible discipline des temps de paix. Selon mon opinion, ils la regretteront bien, mais rien ne remplace l'expérience*". Il est aussi des dénonciations: "*Notre gouvernement ne rêve point de*

conquêtes; il ne pense qu'à sa propre dignité, qui est maintenant à la merci du premier barbouilleur. Les moeurs des temps modernes exigent que l'on tourne d'abord les canons vers l'extérieur, avant d'emprisonner ces gens-là. Sans cette précaution, le peuple ferait la révolution pour eux; mais, cette précaution prise, il la fera pour nous".

Ce n'est pas là un style de roman. Ce n'est d'ailleurs pas un roman, quoi-que d'aucuns le prétendent. *"Tout l'art du roman vise à nous tirer d'impatience et à nous composer un plaisir qui ne s'use point"*. Or, Alain romancier aligne ses chapitres de la même façon qu'Alain chroniqueur ses propos. Il serait plus exact de parler d'une fiction romanesque ou d'un conte philosophique, selon que l'on veut insister sur la transposition des personnages et des situations ou mettre l'accent sur l'esprit de l'ouvrage. Précisément, le "Roi Pot" est une méditation suivie. En cela, il diffère des "Propos", qui peuvent se prendre au hasard (encore qu'à la publication ils furent regroupés par thème d'inspiration et qu'il soit intéressant de les lire en bouquet). Cette continuité doit être soulignée. Elle marque un tournant dans l'oeuvre d'Alain. Il n'écrira plus quotidiennement pour un quotidien. Son apprentissage était terminé. Les "Propos" l'ont fondé en littérature. Alain allait, désormais, se consacrer à ses livres. Mais ne nous trompons pas, ces livres sont l'oeuvre d'un penseur: *"Ceux qui disent, et même écrivent, que je ne suis point philosophe, se trompent. Ils sont trompés par la précaution que j'ai eue de rester dans le bon sens et de le discipliner"*.

Un philosophe et la littérature, quelle étrange alliance! Etrange parce qu'inaccoutumée. Mais qui donc fait la coutume? Est-ce Socrate, qui se plaisait à citer les poètes? Est-ce Auguste Comte, qui se souciait de faire résonner les vocables de la tribu? Non. Ces grands-là comptent chacun pour soi. Pour faire la coutume, il eût fallu qu'ils fussent foule. Il existe donc des philosophes constitués en foule. Non plus, selon le sens ancien, fondés en sagesse et en savoir, mais en pataphysique. Techniciens de la règle à calcul, spécialistes de laboratoire, maîtres-nageurs de la dialectique, pédagogues plutôt que maîtres, experts en examens plutôt qu'en maïeutique, ils sont de ceux qui veulent penser "i" en ouvrant la bouche. Passons outre. Laissons-les se demander si Alain, avec la littérature ne s'est pas mésallié. Ce n'est pas à leur mesure que l'on peut rapporter un homme dont le plus grand souci fut de lutter énergiquement contre tout ce qui est mécanique: *"Achille immobile à grands pas"*. Alain se place au moment du bond. L'union de l'âme et du corps, c'est le point où il applique le levier. En ce sens, il est l'anti-Bergson, et Bergson le lieu commun fait homme, un bon abrégé de la pensée moderne.

F. A.

◆

Journal (Etudes et Rencontres, 1952-1955), Jean Guilton, Paris, Plon, 1959, 293 pages.

Le *journal* pseudo-intime semble devenu une forme littéraire courante. Car ce genre, en délivrant des transitions, permet des vues éclectiques et parfois un peu de fantaisie. Règle générale, le *journal* publié doit être considéré comme un

"livre" de plus. Ces journaux intimes qui nous dévorent parce qu'ils sont des confessions cruelles et sincères, deviennent de plus en plus rares. Et le *journal* de Guitton n'entre pas dans cette catégorie-là. L'auteur ne révèle que ce qu'il veut bien, face à l'autre, lui communiquer. Cela ne veut pas dire que Guitton ne soit pas sincère ou qu'il exclue tout jugement sur lui-même. "*Je me sens faible et sans talent*, dit-il. *J'aime admirer, avoir des modèles, me trouver des maîtres. J'étais fait pour habiter auprès d'un génie...*" Mais dans l'ensemble, ce livre est avant tout un paysage peuplé d'idées, le paysage d'un intellectuel et particulièrement d'un philosophe-moraliste.

Une impression qui se dégage, parmi plusieurs, c'est le regret de Guitton de n'avoir pas été l'homme d'un seul livre. Ses multiples références à Joubert m'incitent à croire que ce livre-là aurait été le miroir d'un moraliste. Il me semble que le tempérament, plutôt sage et traditionnel, du philosophe se serait complu dans cet ouvrage sans cesse médité tout le long d'une vie.

Les hommes que Guitton nous présente sont surtout des philosophes. Tour à tour Alain, Bergson, Blondel, Bréhier, Brunschvicg apparaissent. Du côté littéraire, même s'il fait allusion à Montherlant, il nous entretient généralement de Joubert, des Tharaud, de Victor Hugo, de Valéry, de Maurois et de Claudel. On ne peut vraiment affirmer que ces hommes furent les témoins de notre siècle, ceux-là qui affrontèrent seuls le mur de l'aujourd'hui. Ses goûts littéraires nous laissent donc une image de grisaille. Le choix (pour ne pas dire l'esprit) de Guitton se trahit aussi par quelques confidences sur sa peinture — car il lui arrive de prendre des pinceaux, où il rêve de peindre un *Enfant Jésus* parmi les maîtres du temple. Ce n'est donc pas l'artiste Guitton qui cerne les problèmes de l'art contemporain. Et je passe sous silence les pages où il nous fait l'offrande de ses poèmes.

Les quelques paragraphes plus intimes sont muets ou trop révélateurs. La piété filiale saute aux yeux. Car en plus d'être l'auteur d'un "Portrait de Monsieur Pouget", Guitton l'est aussi d'un "Portrait d'une mère". Ses souvenirs les plus intéressants sont sans doute ceux qui évoquent (oh! très peu) ses années d'internement durant la dernière guerre.

Le *journal* publié est aussi une occasion inespérée d'insérer quelques textes qui tiennent à coeur et qui autrement tomberaient dans l'oubli. Guitton en profite donc pour y inclure sa conférence sur la Creuse ou pour nous parler de la campagne française. Car l'expression "poétique" est le repos du penseur. Mais le *journal* est aussi une chronique où sont rapportées les paroles des amis illustres et des intimes inconnus. Et ces pensées sont parfois très originales, pour ne pas dire plus originales que celles de l'auteur. "*Prenez des notes*, disait l'une de ses amies mystiques, *prenez des notes — jusqu'au moment où vos notes seront traversées par une grande espérance.*" J'avoue que cette explication de l'origine d'une oeuvre m'enthousiasme. On ne devrait prendre la plume qu'animé par une intense colère ou par une blanche espérance.

Guitton nous a-t-il confié les meilleurs extraits de son *journal*? Pourquoi n'a-t-il pas pris position devant les grandes questions de notre temps? Au lieu de tels jugements, il nous affirme que c'est le XVII^e siècle qui est sa patrie pour

le langage. Est-ce que l'homme Guitton vivrait reclus parmi les perruques blondes et les mots gentils et polis? La seule réflexion sur Teilhard de Chardin, archi-prudente, ne concerne que les origines et non le devenir en soi. Guitton, comme tout sage, semble craindre les abîmes et les excès. "*Je n'ai jamais trouvé mon climat chez Bloy, Bernanos ou chez Mauriac.*" Heureux homme pour qui la liberté n'est pas un acte qui déchire, mais "*un acte qui accomplit*". (Au fait, comment pourrions-nous nous accomplir sans renaître? Y a-t-il des genèses, des naissances sans souillures et sang?) Il n'est pas donné à tous d'avoir la mentalité du sage et son équilibre paisible. Mais peut-être que cette race de sages a encore son utilité ou sa mission dans cette humanité qui se cherche et recherche sa difficile unité.

F. O.

Le Jardin des rochers, roman (?) de Nikos Kazantzaki, Paris, Editions Plon, 1959, 298 pages.

L'ouvrage n'est pas un roman, mais plutôt un élan mystique. Cris d'angoisse, cris de liberté; lutttes intimes de la chair et de l'esprit; combats dans l'âme de l'idée contre l'action, tel est le perpétuel état de veille de ce méditerranéen, curieux d'Extrême-Orient: "*Sois toujours inquiet*, dit Kazantzaki, *toujours inadapté. Lorsqu'une habitude devient agréable, brise-la. Le plus grand péché est d'être content...*"

Le Japon de l'honneur, la Chine éternelle diffèrent l'un de l'autre. Ils ont l'air de frères ennemis. Au moment où l'auteur vit ces lignes, la ferraille militaire du Soleil levant, armure moderne des samouraï, s'appête à la guerre. La Chine lui fait front tant bien que mal, triturée, trahie de l'intérieur — c'est l'union bâclée et bâtarde des nationalistes et du Kouo-Min-Tang. Mais les frères ennemis cultivent en jardin enclos, pieusement et posément, comme l'enseignent tour à tour et chacun à sa manière, Bouddha, Confucius, Lao-tseu, les vertus de soumission, de politesse. Cette sagesse bridée, taillée, mesurée comme les plantes d'un jardin domestique, endigue une lave volcanique prête, toujours prête à déferler: c'est la haine terrible, implacable, sans rémission du Jaune contre le pire produit occidental d'exportation, l'exploitation méthodique de l'homme. Le Japon fébrile bondira... ce sera Pearl Harbor. La Chine millénaire et mystérieuse attend encore...

A l'ավիissement, à l'abjection, font contrepoids la tendresse, la sérénité patiente de l'Orient. A la rigueur des traditions nipponnes, s'oppose la poésie des camphriers et des cerisiers fleuris; à la puanteur de la terre chinoise, la douceur du lotus.

Et pour Kazantzaki, ce byzantin en voyage, cet autre Ulysse, il y a le parfum subtil et cruel de l'amour.

C. A.